

Session 2018

PE1-18-PG2

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Lundi 09 avril 2018
Première épreuve d'admissibilité

Français

Durée : 4 heures

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat.

Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 8 pages, numérotées de 1/8 à 8/8. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.

Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE

Question relative aux textes proposés

Vous analyserez les relations que les textes du corpus tissent entre passé et présent.

TEXTE 1 : Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (1949), I, 7, Armand Colin.

L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si l'on ne sait rien du présent. J'ai déjà ailleurs rappelé l'anecdote : j'accompagnais, à Stockholm, Henri Pirenne ; à peine arrivés, il me dit : « Qu'allons-nous voir d'abord ? Il paraît qu'il y a un Hôtel de Ville tout neuf. Commençons par lui ». Puis, comme s'il voulait prévenir un étonnement, il ajouta : « Si j'étais un antiquaire, je n'aurais d'yeux que pour les vieilles choses. Mais je suis un historien. C'est pourquoi j'aime la vie. » Cette faculté d'appréhension du vivant, voilà bien, en effet, la qualité maîtresse de l'historien. Ne nous laissons pas tromper par certaines froideurs de style. Les plus grands parmi nous l'ont tous possédée : Fustel ou Maitland à leur façon, qui était plus austère, non moins que Michelet. Et peut-être est-elle, en son principe, un don des fées, que nul ne saurait prétendre acquérir s'il ne l'a trouvé en son berceau. Elle n'en a pas moins besoin d'être constamment exercée et développée. Comment ? Sinon ainsi que Pirenne lui-même en donnait l'exemple, par un contact perpétuel avec l'aujourd'hui. Car le frémissement de vie humaine, qu'il faudra tout un dur effort d'imagination pour restituer aux vieux textes, est ici directement perceptible à nos sens. J'avais lu bien des fois, j'avais souvent raconté des récits de guerre et de batailles. Connaissais-je vraiment, au sens plein du verbe connaître, connaissais-je par le dedans avant d'en avoir éprouvé moi-même l'atroce nausée, ce que sont pour une armée l'encercllement, pour un peuple la défaite ? Avant d'avoir moi-même, durant l'été et l'automne 1918, respiré l'allégresse de la victoire — (en attendant, je l'espère bien, d'en regonfler une seconde fois mes poumons : mais le parfum, hélas ! ne sera plus tout à fait le même) — savais-je vraiment ce qu'enferme ce beau mot ? À la vérité, consciemment ou non, c'est toujours à nos expériences quotidiennes que, pour les nuancer, là où il se doit, de teintes nouvelles, nous empruntons en dernière analyse les éléments qui nous servent à reconstituer le passé : les noms mêmes dont nous usons afin de caractériser les états d'âmes disparus, les formes sociales évanouies, quel sens auraient-ils pour nous si nous n'avions d'abord vu vivre des hommes ?

TEXTE 2 : Victor HUGO, « Chanson », *les Châtiments* (1853), NRF Poésie, Gallimard.

Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon Premier, prend le pouvoir de façon autoritaire le 2 décembre 1851 ; Victor Hugo part en exil, dont il ne reviendra qu'en 1870. Il rédige alors le recueil satirique et poétique Les Châtiments, où il s'en prend violemment au nouveau monarque en ne cessant de le ridiculiser en le comparant à la figure admirée de Napoléon Premier. Ce court poème juxtapose et confronte ainsi les deux figures, celle de Napoléon Premier et de son passé mythifié et celle présente du neveu Louis-Napoléon.

Sa grandeur éblouit l'histoire.
Quinze ans, il fut
Le dieu que traînait la victoire
Sur un affût ;
L'Europe sous la loi guerrière
Se débattit. –
Toi, son singe, marche derrière,
Petit, petit.

Napoléon dans la bataille,
Grave et serein,
Guidait à travers la mitraille,
L'aigle d'airain.
Il entra sur le pont d'Arcole,
Il en sortit. –
Voici de l'or, viens, pille et vole,
Petit, petit.

Berlin, Vienne, étaient ses maîtresses ;
Il les forçait,
Leste, et prenant les forteresses
Par le corset.
Il triompha de cent bastilles
Qu'il investit. –
Voici pour toi, voici des filles,
Petit, petit.

Il passait les monts et les plaines,
Tenant en main
La palme, la foudre et les rênes
Du genre humain ;
Il était ivre de sa gloire
Qui retentit. –
Voici du sang, accours, viens boire,
Petit, petit.

Quand il tomba, lâchant le monde,
L'immense mer
Ouvrit à sa chute profonde
Son gouffre amer ;
Il y plongea, sinistre archange,
Et s'engloutit. –
Toi, tu te noieras dans la fange,
Petit, petit.

Jersey, septembre 1853.

TEXTE 3 : Tzvetan TODOROV, *Les Abus de la mémoire* (1998), Arléa.

Il faut d'abord noter que la représentation du passé est constitutive non seulement de l'identité individuelle - la personne présente est faite de ses propres

images d'elle-même -, mais aussi de l'identité collective. Or, qu'on le veuille ou non, la plupart des êtres humains ont besoin de ressentir leur appartenance à un groupe : c'est qu'ils trouvent là le moyen le plus immédiat d'obtenir la reconnaissance de leur existence, indispensable à tout un chacun.

Je suis catholique, ou berrichon, ou paysan, ou communiste : je ne suis pas personne, je ne risque pas d'être englouti par le néant.

Même si l'on n'est pas particulièrement perspicace, on ne peut manquer de s'apercevoir que le monde contemporain évolue dans le sens d'une plus grande homogénéité et uniformité, et que cette évolution porte atteinte aux identités et aux appartenances traditionnelles. Homogénéisation à l'intérieur de nos sociétés, d'abord, due à l'accroissement de la classe moyenne, à la nécessaire mobilité sociale et géographique de ses membres, à l'extinction de la guerre civile idéologique (les « exclus », eux, ne souhaitent pas revendiquer leur nouvelle identité). Mais aussi uniformisation entre sociétés, effet de la circulation internationale accélérée des informations, des biens de consommation culturelle (émissions de radio et de télévision) et des personnes. La réunion de ces deux conditions - le besoin d'identité collective, la destruction des identités traditionnelles - est responsable, en partie, du nouveau culte de la mémoire : c'est en se constituant un passé commun qu'on pourra bénéficier de la reconnaissance due au groupe. Le recours au passé est particulièrement utile lorsque les appartenances sont revendiquées pour la première fois : je me réclame de la race noire, du genre féminin, de la communauté homosexuelle, il faut donc que je sache qui ils sont. Ces nouvelles revendications sont d'autant plus passionnées qu'elles se sentent aller à contre-courant.

Une autre raison pour se préoccuper du passé est que cela nous permet de nous détourner du présent, tout en nous procurant les bénéfices de la bonne conscience. Qu'on nous rappelle aujourd'hui avec minutie les souffrances passées nous rend peut-être vigilants à l'égard de Hitler et de Pétain, mais nous fait aussi d'autant mieux ignorer les menaces présentes - puisqu'elles n'ont pas les mêmes acteurs ni ne prennent les mêmes formes. Dénoncer les faiblesses d'un homme sous Vichy me fait apparaître comme un vaillant combattant de la mémoire et de la justice, sans m'exposer à aucun danger ni m'obliger d'assumer mes éventuelles responsabilités face aux détresses actuelles. Commémorer les victimes du passé est gratifiant, s'occuper de celles d'aujourd'hui dérange ; « faute d'avoir une action réelle contre le « fascisme » d'aujourd'hui, qu'il soit réel ou fantasmé, on porte l'attaque, résolument, sur le fascisme d'hier ». Cette exonération du souci présent par la mémoire du passé peut même aller plus loin : comme l'écrit Rezvani dans un de ses romans, « la mémoire de nos deuils nous empêche de regarder les souffrances des autres, elle justifie nos actes présents au nom des souffrances passées ». Les Serbes, en Croatie et en Bosnie, rappellent d'autant plus volontiers les injustices dont ont été victimes leurs ancêtres que ce rappel leur permet de faire oublier - espèrent-ils - les exactions dont ils se rendent coupables maintenant ; et ils ne sont pas les seuls à agir de la sorte.

TEXTE 4 : Friedrich NIETZSCHE, *Seconde considération inactuelle* (1874), chapitre 1, traduction d'Henri Albert, *Les Échos du Maquis*.

[...] le plus petit comme le plus grand bonheur sont toujours créés par une chose : le pouvoir d'oublier, ou, pour m'exprimer en savant, la faculté de sentir, abstraction faite de toute idée historique, pendant toute la durée du bonheur. Celui qui ne sait pas se reposer sur le seuil du moment, oubliant tout le passé, celui qui ne sait pas se

dresser, comme le génie de la victoire, sans vertige et sans crainte, ne saura jamais ce que c'est que le bonheur, et, ce qui pis est, il ne fera jamais rien qui puisse rendre heureux les autres. Imaginez l'exemple le plus complet : un homme qui serait absolument dépourvu de la faculté d'oublier et qui serait condamné à voir, en toute chose, le devenir. Un tel homme ne croirait plus à son propre être, ne croirait plus en lui-même. Il verrait toutes choses se dérouler en une série de points mouvants, il se perdrait dans cette mer du devenir. En véritable élève d'Héraclite il finirait par ne plus oser lever un doigt. Toute action exige l'oubli, comme tout organisme a besoin, non seulement de lumière, mais encore d'obscurité. Un homme qui voudrait ne sentir que d'une façon purement historique ressemblerait à quelqu'un que l'on aurait forcé de se priver de sommeil, ou bien à un animal qui serait condamné à ruminer sans cesse les mêmes aliments. Il est donc possible de vivre sans presque se souvenir, de vivre même heureux, à l'exemple de l'animal, mais il est absolument impossible de vivre sans oublier. Si je devais m'exprimer, sur ce sujet, d'une façon plus simple encore, je dirais : il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation.

DEUXIÈME PARTIE

Connaissance de la langue

1. Expliquez la formation et le sens des mots suivants dans le texte 1 : « incompréhension » et « appréhension ».

2. Dans le texte 2 :

- a. Relevez et classez les verbes conjugués selon leur mode et leur temps et justifiez leur emploi.**
- b. Quelle remarque pouvez-vous faire sur l'occurrence « éblouit » (« Sa grandeur éblouit l'histoire ») ?**

3. Dans le passage suivant du texte 1, relevez les participes passés et justifiez leur accord.

Cette faculté d'appréhension du vivant, voilà bien, en effet, la qualité maîtresse de l'historien. Ne nous laissons pas tromper par certaines froideurs de style. Les plus grands parmi nous l'ont tous possédée : Fustel ou Maitland à leur façon, qui était plus austère, non moins que Michelet. Et peut-être est-elle, en son principe, un don des fées, que nul ne saurait prétendre acquérir s'il ne l'a trouvé en son berceau. Elle n'en a pas moins besoin d'être constamment exercée et développée.

4. Analysez de façon grammaticale les quatre mots soulignés de la phrase suivante, extraite du texte 3.

Je suis catholique, ou berrichon, ou paysan, ou communiste : je ne suis pas personne, je ne risque pas d'être englouti par le néant.

5. Dans l'extrait du texte 4, à partir de « Imaginez l'exemple le plus complet... » jusqu'à « d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation », précisez sur quels réseaux d'images se construit l'argumentation de Nietzsche.

TROISIÈME PARTIE

Analyse de supports d'enseignement

Le corpus comprend :

- **Document 1** : transcription d'un échange entre un groupe de cinq élèves de CE1 et l'enseignant
- **Document 2** : extrait du texte original *La Sorcière de la rue Mouffetard et autres contes de la rue Broca* de Pierre Gripari, Folio Junior
- **Document 3** : transcription d'une production orale d'élève
- **Document 4** : grille de critères de réussite

Le professeur distribue l'illustration présentée ici dans le document 1 à cinq élèves, les laisse l'observer un moment puis engage l'échange au sein du groupe.

À partir de l'analyse de ces documents, vous répondrez aux questions suivantes :

1. Dans le document 1, quels sont le rôle et la place de l'enseignant ? Faites toutes les remarques que vous estimerez nécessaires sur les prises de parole de Marie, de Quentin et de Lou.
2. Comment, selon vous, l'enseignant va-t-il exploiter le document 2 après l'échange collectif ?
3. À partir du document 3, identifiez les compétences mobilisées par Marie dans sa production orale.
4. Quelle analyse portez-vous sur la grille de critères de réussite (document 4) ?
5. Quels autres supports l'enseignant pourrait-il mobiliser afin de favoriser la mémorisation et la restitution ?

Document 1 : transcription d'un échange entre un groupe de cinq élèves et l'enseignant à partir de l'illustration de l'ouvrage *La Sorcière de la rue Mouffetard et autres contes de la rue Broca* de Pierre Gripari, Folio Junior.



- Paul : Je vois une sorcière et une petite fille.
- Enseignant : Pourquoi dis-tu que c'est une sorcière ?
- Marie : Elle a un chapeau pointu et un grand nez...
- Quentin : Un grand nez. Elle est moche.
- Enseignant : Oui. Mais connais-tu un autre mot pour dire cela ?
- ...
- Marie : Elle n'est pas belle, elle a plus que deux dents.
- ...
- Marie : Elle n'est pas jolie.
- Enseignant : Oui, tu as raison, elle n'est pas jolie. On peut dire qu'elle est laide.
- Leïla : Son nez, il est bizarre.
- Paul : Il est comme les oiseaux qui ont un bec.
- Marie : Ah oui, comme les aigles : il est... crochu.
- Quentin : Et pis, ses ongles, y sont comme des... tu sais, maître...
- Marie : des griffes.
- Enseignant : Ses ongles sont comme des griffes.
- Marie : On dirait qu'elle est méchante.
- Enseignant : De qui parles-tu ?
- Quentin : Et ben... de la sorcière
- Enseignant : Qu'est-ce qui te fait dire ça, Quentin ?
- Quentin : Elle rigole.
- Enseignant : Elle rit. Peux-tu nous expliquer pourquoi tu dis que la sorcière est méchante ?
- Marie : Elle se frotte les mains, comme papa fait quand il a faim. Elle montre qu'elle a faim, alors, ça veut dire qu'elle va manger la petite fille.
- Enseignant : Et toi, Lou, es-tu d'accord avec ce que dit Marie ?...
- Lou : Moi, elle me fait peur.
- Paul : Les sorcières, elles font du mal aux gens.

Document 2 : texte original de *La Sorcière de la rue Mouffetard*, Pierre Gripari

Il y avait une fois, dans le quartier des Gobelins, à Paris, une vieille sorcière, affreusement vieille, et laide, mais qui aurait bien voulu passer pour la plus belle fille du monde !

Un beau jour, en lisant le journal des sorcières, elle tomba sur le communiqué suivant :

Madame, vous qui êtes vieille et laide, vous deviendrez jeune et jolie ! Et pour cela : Mangez une petite fille à la sauce tomate !

Et plus bas, en petites lettres :

Attention ! Le prénom de cette petite fille devra obligatoirement commencer par la lettre N !

Or, il y avait, dans ce même quartier, une petite fille qui s'appelait Nadia. C'était la fille aînée de Papa Saïd (je ne sais pas si vous connaissez) qui tenait l'épicerie - buvette de la rue Broca.

Il faut que je mange Nadia, se dit la sorcière.

Document 3 : transcription d'une production orale d'élève à partir de la consigne donnée par l'enseignant : « Marie, peux-tu raconter le début de l'histoire de la sorcière de la rue Mouffetard et inventer une suite ? ».

Debout, devant ses camarades, Marie prononce l'énoncé après quelques secondes d'attente :

« C'est l'histoire d'une petite fille. Elle rencontre une dame, en fait c'est une sorcière... Elle a l'air méchante. Elle lui dit : viens avec moi... (Marie fait un signe de la main). La petite fille, d'abord, dit non. Elle ne veut pas. Et puis après, elle veut bien... Elles vont toutes les deux chez la sorcière... qui la pousse dans un placard. Elle l'enferme. Quelques jours plus tard, elle ouvre le placard et la petite fille a disparu ! »

Document 4 : grille de critères de réussite pour « dire » élaborée par les élèves.

Je me place face aux autres.	
Je regarde le public.	
J'attends qu'on m'écoute.	
Je peux m'asseoir si je veux.	
Je parle fort mais je ne crie pas.	
Je ne parle pas trop vite.	
J'articule bien.	
Je mets le ton qu'il faut.	
Je peux m'arrêter pour reprendre mon souffle.	
Je peux parler moins fort pour attirer l'attention.	
Je peux faire des gestes.	
Je sais à qui je parle.	
Je sais pourquoi je parle : pour raconter, pour expliquer, pour décrire.	
J'utilise les temps : passé, présent, futur.	